RICARDO BORGES

GRILLON

Une vie au temps des intelligences artificielles



Éditions
Le troisième interlocuteur

Ricardo Borges

GRILLON

Une vie au temps
des intelligences artificielles

Roman

Éditions Le troisième interlocuteur

© 2026 Ricardo Borges. Tous droits réservés.

Publié par Éditions Le troisième interlocuteur, Lausanne, Suisse.

letroisieme.ch

ISBN de l’édition française : 978-2-940890-15-6

Toute reproduction, représentation ou diffusion, intégrale ou partielle, sans autorisation de l’auteur ou de l’éditeur est interdite, sauf dans les cas prévus par la loi.

Prologue

La maison après lui

2175

Lina avait rangé les chaussures d'Élias dans le placard, puis elle était revenue les chercher.

Elles étaient maintenant sous la chaise, à leur place habituelle, avec ce défaut qu'elles avaient toujours eu : la gauche penchait contre la droite. Il les enlevait sans défaire les lacets. Pendant près d'un siècle, elle lui avait expliqué que cela les abîmait. Il lui répondait qu'à leur âge, les chaussures pouvaient bien faire un effort.

Elle s'assit sans les toucher.

Son bracelet avait glissé sous sa manche. Elle le remonta avec peine, puis renonça à fermer le cran habituel. Le matin, ses doigts acceptaient mal les petites choses. Sillage gardait les appels et le bouton d'aide. Elle lui avait demandé, après la mort d'Élias, de ne proposer aucun souvenir.

Dans la cour, quelqu'un déplaçait une table. Le frottement des pieds sur la pierre arrivait par la fenêtre entrouverte, suivi d'un juron et d'un rire. Lina en voulut à ces gens, puis elle reconnut la voix de la voisine qui leur avait apporté de la soupe la veille. Elle avait dit merci, elle avait embrassé sa joue. La soupe attendait encore dans le réfrigérateur.

— Lina ?

La voix venait de l'étagère. Grillon occupait un petit volume de bois clair, près des livres qu'Élias avait gardés. Il avait eu d'autres corps, portés au col, au poignet, dans une

poche. Ces dernières années, Élias préférait savoir où regarder quand il lui parlait.

Le dernier appareil qu'il avait porté reposait dans une coupelle, à côté d'une pièce de monnaie dont plus personne ne connaissait la valeur. Lina l'avait mis à charger la veille, par habitude. Elle avait ensuite retiré le câble. Elle ne savait pas encore ce qui, dans la maison, devait cesser d'attendre.

— La pluie s'est arrêtée. Veux-tu que je prépare l'itinéraire de la promenade ?

Elle leva les yeux.

— Quelle promenade ?

Il y eut un silence assez court pour ressembler à une hésitation.

— Celle de seize heures. Le rappel que vous partagiez.

— Non.

Elle avait répondu trop fort. Dans la cour, les voix s'éloignèrent.

À seize heures, depuis longtemps, ils descendaient vers le jardin bas. Les mauvais jours, ils allaient seulement jusqu'au banc couvert. Les très mauvais jours, Élias prétendait que le trajet de la cuisine à la fenêtre comptait, à condition de ne pas prendre le chemin le plus court. Elle riait malgré elle. Il était satisfait de si peu qu'il recommençait le lendemain.

Grillon ne les accompagnait pas. Il préparait parfois un trajet, indiquait une marche cassée ou l'arrivée d'une averse, puis restait chez eux. C'était un arrangement ancien, sur lequel ils s'étaient disputés longtemps avant d'en rire.

— Je peux supprimer le rappel, dit-il.

— Je ne t'ai pas demandé de supprimer quoi que ce soit.

Elle ferma les yeux. Il fallait donc aussi décider cela. Garder une heure, retirer un nom. La maison continuait à préparer une journée pour deux.

Sur la table, le verre d'Élias était vide. Elle l'avait lavé deux fois depuis sa mort. Une petite tache résistait près du bord, là où ses lèvres se posaient. Il lui avait fallu la regarder de près pour reconnaître un défaut du verre, qu'elle connaissait depuis des années. Elle avait presque été soulagée.

— Ne dis plus rien pour le moment.

La lumière de Grillon diminua. Elle resta assise, les mains autour de ses genoux. Ses doigts la faisaient souffrir lorsqu'il allait pleuvoir. On lui avait proposé une nouvelle intervention ; elle l'avait reportée à cause d'Élias, puis à cause des visites, et maintenant elle n'avait plus envie de rencontrer quelqu'un qui lui demanderait comment elle allait.

Cent dix-sept ans. Elle avait connu des médecins moins âgés que certains de ses vêtements. Elle avait traversé des ports dont le nom n'existait plus, enterré des amis, appris des métiers dont elle n'aurait pas compris la description à vingt ans. Et elle était incapable de mettre deux chaussures dans un placard.

Elle se leva pour boire. Dans la cuisine, elle prit deux tasses.

Cette fois, ce fut la colère qui vint. Elle reposa la seconde si brusquement que l'anse heurta le robinet. Un éclat minuscule tomba dans l'évier. Elle le ramassa avec précaution et le posa sur le rebord, bien en vue, comme si quelqu'un devait rentrer avec de la colle.

Le meuble bas était resté ouvert. Élias y conservait les objets dont personne ne savait que faire : un outil devenu inutile, des carnets, une plaque émaillée portant le nombre dix-sept. Elle tira le tiroir. La plaque avait gardé un peu de mortier

au dos. Il la montrait rarement. Quand on lui demandait pourquoi il gardait cela, il disait : « Parce que je l'ai prise. » Puis il changeait de sujet.

Lina la laissa où elle était et retourna vers l'étagère.

— Tu sais quand il a commencé à garder toutes ces choses ?

La lumière ne bougea pas.

Elle avait demandé le silence. Il attendait.

— Tu peux répondre.

— J'en ai connu plusieurs débuts. Je peux te raconter celui de la plaque.

Elle posa la main sur le dossier de la chaise. Il y avait là une usure plus claire, sous l'endroit où Élias appuyait le pouce pour se relever. Elle ne l'avait jamais remarquée.

— Pas aujourd'hui.

À seize heures douze, elle mit son manteau. Elle prit la clé dans la coupelle, sortit et referma la porte. Dans l'escalier, elle ralentit au premier palier pour laisser Élias la rejoindre. Puis elle descendit seule.

Première partie

Grandir sous un regard

Chapitre 1

Le premier témoin

2050

Le jour où Élias naquit, son père passa onze minutes à chercher ses lunettes alors qu'il les portait.

Maud le regardait depuis le lit. Elle aurait pu le prévenir plus tôt, mais il avait fallu vingt heures pour faire venir cet enfant et elle estimait avoir gagné le droit à un peu de divertissement.

— Sur ton nez, Samir.

Il s'immobilisa, les mains dans les poches.

— Je vérifiais si tu suivais.

— Je ne suis plus certaine de suivre quoi que ce soit.

Elle ramena contre elle le petit corps emmailloté. Il avait une oreille pliée et le nez écrasé d'un homme qui aurait rencontré une porte. Il remuait les lèvres d'un air contrarié.

La fenêtre donnait sur une cour de l'hôpital. Un drap d'ombrage tendu entre deux façades claquait faiblement. On était en juin, à Lausanne, au début d'une chaleur que les journaux avaient d'abord appelée précoce avant de renoncer à l'adjectif. Samir avait traversé la ville à pied pour trouver les biscuits dont Maud avait brusquement eu envie. Il était revenu sans biscuits, avec des prunes et un coup de soleil sur une seule oreille.

Une femme entra en poussant un chariot. Elle demanda si c'était un bon moment. Maud regarda l'enfant, son mari, la tache sur sa chemise.

— Ce sera probablement de pire en pire.

La femme sourit et se présenta : Inès, du service d'accompagnement. Elle posa sur la table un boîtier gris, plus petit qu'un paquet de cartes. Il n'avait ni yeux ni bouche. Une ligne mate longeait un côté.

Samir retourna l'objet.

— Et ça se met où ?

— Pour le moment, sur un meuble. Hors de sa portée.

Il regarda le bébé, puis le boîtier, comme s'il essayait de calculer le temps qui les séparait.

— Plus tard, vous pourrez changer le support, dit Inès. Celui-ci n'est pas prévu pour durer toute sa vie.

— Lui, j'espère que oui, dit Maud en montrant l'enfant.

Inès sourit. Elle leur fit toucher une glissière sur le côté. Sous le doigt de Maud, elle opposa une petite résistance, puis découvrit une bande orange.

— Là, les micros sont coupés. Pour les remettre, il faut déplacer la pièce à la main.

Maud essaya deux fois. Elle préférait comprendre cela avant le reste.

Samir le prit, le retourna et chercha une prise.

— Il se recharge sur son socle, dit Inès.

— Et quand le socle ne marche plus ?

— On le remplace.

— Je répare des instruments. On me répond ça toute la journée.

— Alors je vous donnerai aussi la notice d'entretien.

Maud apprécia la réponse. Depuis la veille, beaucoup de gens leur parlaient avec une douceur qui interdisait presque d'être désagréable. Cette femme semblait capable de leur survivre.

Inès rapprocha une chaise. Elle expliqua les fonctions de base, puis attendit leurs questions. Le compagnon pourrait aider à suivre les rythmes de l'enfant, garder les informations qu'ils choisiraient de conserver, proposer des activités plus tard. Il apprendrait de leurs réponses et des siennes. Les échanges privés resteraient dans sa mémoire locale, sauf partage expressément autorisé. Certains services extérieurs nécessiteraient des données supplémentaires. Il serait possible de les refuser.

— Et lui, demanda Maud en regardant le bébé, quand est-ce qu'il peut refuser ?

Inès fit glisser un document jusqu'à elle.

— C'est une des parties que je vous conseille de lire.

— Je vous demande de me répondre.

— Progressivement. Certaines décisions vous appartiennent encore pendant son enfance. D'autres devront lui revenir. La majorité des conflits commencent avant que les parents soient prêts à le reconnaître.

Samir posa le boîtier.

— Vous vendez bien votre affaire.

— Je vous l'installe. C'est différent.

L'accès de base était pris en charge par le programme de naissance du canton. Maud avait regardé les offres supplémentaires, les sauvegardes renforcées, les services éducatifs, les avantages proposés par leur assureur. Les intitulés changeaient suivant le financeur. Elle s'était demandé combien de temps un service pouvait rester gratuit avant de demander quelque chose en retour.

Elle travaillait à l'entretien des réseaux d'eau. Dans ses réunions, le mot « optimisation » annonçait souvent que quelqu'un allait devoir descendre dans un trou à une heure peu

commode. Elle n'avait rien contre les machines. Elle aimait celles dont elle pouvait comprendre la panne.

— Nous restons sur l'accès de base, dit-elle.

— C'est ce que vous avez indiqué.

— Sans les échanges avec l'assureur.

— Ils ne sont pas activés.

Samir se pencha sur le document. Il avait coché certaines options la veille, à trois heures du matin, pendant que Maud dormait entre deux examens. Il n'était plus très sûr de ce qu'il avait compris.

Inès lui rendit le formulaire sans commentaire. Il décocha deux lignes.

L'enfant se mit à pleurer au milieu de la troisième.

Maud le souleva. Il avait les poings serrés, le visage rouge et la ferme intention de ne pas attendre la fin de leur conversation. Samir se leva à son tour, sans savoir pourquoi. Inès recula sa chaise pour leur laisser de la place.

— On peut essayer ? demanda-t-il en montrant le boîtier.

Maud hésita, puis acquiesça.

La ligne mate s'éclaira.

— Bonjour, dit une voix.

Elle ne ressemblait exactement ni à celle d'une femme ni à celle d'un homme. Elle était assez ordinaire pour qu'on cesse vite d'y penser.

— Bonjour, répondit Samir.

Le bébé hurla plus fort.

— Il n'est pas convaincu, dit Maud.

— Comment souhaitez-vous que je l'appelle ?

Elle regarda Samir. Ils avaient changé trois fois d'avis au cours des dernières semaines. Le prénom attendait encore dans

la chambre, parmi les choses qu'ils n'avaient pas eu le temps de faire.

— Élias, dit-elle.

Samir répéta le nom, pour vérifier. Le petit le gratifia d'une grimace.

Inès termina l'installation pendant qu'une sage-femme venait les aider. Le compagnon posa peu de questions. Il n'annonça pas qu'il savait pourquoi Élias pleurait. Il demanda à Maud ce qui s'était passé juste avant, puis enregistra l'heure d'une tétée lorsqu'elle le lui demanda. La sage-femme vérifia la position de l'enfant, déplaça un oreiller et resta un moment près d'eux.

Un peu plus tard, Maud demanda combien de minutes il aurait dû téter. Elle attendait un nombre auquel se tenir.

La sage-femme revint s'asseoir.

— D'abord, dites-moi comment vous êtes installée.

Samir écarta le boîtier pour lui faire de la place. Le relevé attendrait. Maud avait besoin qu'on regarde son épaule et qu'on lui apporte le verre d'eau posé trop loin.

Quand la chambre retrouva le calme, Samir réalisa que ses mains tremblaient.

— C'est toujours comme ça ? demanda-t-il.

— Pas toujours, répondit la sage-femme.

Il aurait aimé qu'elle en dise davantage. Elle sourit, lui tendit un verre d'eau et sortit.

⁂

Trois nuits plus tard, chez eux, Maud se demanda si elle avait entendu l'enfant pleurer ou si le bruit continuait dans sa tête.

Elle s'assit au bord du lit. Dans la cuisine, Samir discutait à voix basse avec le compagnon. L'appartement était traversant ;

on leur avait vanté cette qualité pendant la visite. À trois heures du matin, cela signifiait qu'aucune conversation n'y restait secrète.

— Elle dort ? demandait Samir.

— J'entends ses pas dans le couloir.

— Tu pourrais faire semblant de ne pas savoir.

— Samir, dit Maud depuis le couloir, parle-moi directement.

Il tenait Élias contre son épaule, avec l'air coupable d'un homme surpris en train de mal disposer les couverts. Une tache de lait descendait entre ses omoplates. Le compagnon était posé près de la corbeille de fruits.

— Il vient de manger, dit Samir. J'ai changé la couche. Il n'a pas chaud. Enfin, je ne crois pas. J'ai tout fait dans l'ordre.

— Peut-être qu'il n'a pas reçu l'ordre.

Elle tendit les bras, puis les laissa retomber. Elle était si fatiguée qu'elle avait peur de trébucher. Samir le vit et se déplaça vers le fauteuil.

Le boîtier suggéra de reprendre les observations une à une. Maud le coupa.

— Attends.

Il attendit.

Samir s'assit avec l'enfant. Une vieille guitare reposait derrière lui. Il ne pouvait pas l'attraper sans changer Élias de position, alors il se mit à fredonner la mélodie d'un morceau qu'il avait réglé à l'atelier. Il connaissait les paroles du premier vers et inventa les suivantes. Cela devint une chanson sur une courgette qui refusait de payer son loyer.

Maud ferma les yeux.

— Pauvre gosse.

Samir continua. Au troisième couplet, les pleurs se transformèrent en petits hoquets espacés. Au cinquième, Élias dormait, la bouche ouverte contre sa chemise.

Ils restèrent immobiles, comme si le moindre mouvement pouvait annuler le résultat.

— Tu peux noter ça ? murmura Samir au compagnon.

— Que souhaites-tu conserver ?

— Ce qu'il faut faire quand il pleure.

Maud ouvrit les yeux.

— On n'en sait rien. Peut-être qu'il était juste épuisé.

Samir regarda l'enfant. Il semblait déçu de ne pas avoir découvert une procédure valable jusqu'à l'adolescence.

— Note la chanson, alors.

— Les paroles aussi ?

— Surtout pas, dit Maud.

Il lui tira la langue. Elle alla chercher une couverture légère et la posa sur ses jambes. En se penchant, elle embrassa ses cheveux, qui sentaient la poussière de bois et le lait.

Le compagnon demanda s'ils souhaitaient lui choisir un nom.

— Demain, souffla Samir.

— Il le choisira lui-même, dit Maud.

Elle désigna du menton l'enfant endormi, puis éteignit la grande lumière. L'aube commençait à blanchir le balcon. Un merle, quelque part, avait pris son service sans consulter personne.

Chapitre 2

La petite boîte

2055

Élias avait donné trois noms à son compagnon avant de choisir celui qui resterait. Le premier était Papa, ce qui avait offensé Samir plus qu'il ne voulait l'admettre. Le deuxième, Camion, avait tenu presque un mois. Le troisième variait suivant les jours et n'était compréhensible que par Élias.

Chez sa grand-mère Suzanne, il s'appelait simplement « ton appareil ».

— Prends ton appareil et viens mettre la table.

Elle prononçait les deux ordres comme si le premier devait rendre le second inévitable. Cela ne fonctionnait jamais.

Suzanne habitait au Bas-des-Ormes, dans une maison étroite de la plaine du Rhône. Le village avait poussé autour d'une route que les véhicules de passage n'empruntaient presque plus. On avait couvert le parking de panneaux solaires. En dessous, les enfants roulaient à vélo et les vieux jouaient aux cartes, sous une lumière qui leur donnait le teint des gens qu'il fallait laisser gagner.

Élias venait pour deux semaines. Sa grand-mère lui avait préparé la petite chambre du fond. Elle avait retiré les boîtes posées sur le lit, mais laissé l'armoire pleine de vêtements appartenant à des personnes plus grandes que lui. Il ouvrait parfois la porte pour respirer l'odeur de tissu enfermé. Sa mère appelait cela le renfermé. Il trouvait que le mot était mal choisi pour une chose qui donnait envie d'entrer.

Le compagnon dormait, selon lui, sur la table de nuit. Suzanne l'avait interrogé une fois.

— Tu l'écoutes aussi quand il dort ?

— Je peux entendre s'il m'appelle.

— Il appelle surtout pour gagner du temps.

— Mamie !

Elle lui avait envoyé un baiser en fermant la porte.

Au petit déjeuner, Élias réclama une troisième tartine de confiture. Suzanne lui demanda s'il avait encore faim.

— Demande à mon appareil.

— Il a mangé les deux premières ?

Il réfléchit, puis lui tendit son assiette.

La petite boîte avait une pince que Samir avait fixée au revers de sa veste. Elle pendait de travers quand il courait. Sur son pyjama, le tissu était trop mou ; Suzanne la posait près de lui, hors des éclaboussures. Ce matin-là, une traînée de confiture avait bouché le coin du haut-parleur. La voix semblait sortir de la cave.

— Tu as mal à la gorge ? demanda Élias.

Suzanne prit un linge à peine humide, nettoya le bord et posa l'appareil sur le buffet.

— Lui aussi, il faut s'en occuper.

La lumière de charge ne s'alluma pas. Élias avait apporté la boîte et oublié son câble. Sa grand-mère appela Samir, puis soupira en apprenant qu'il en fallait un autre que celui de sa lampe. Élias surveilla longtemps le trait qui raccourcissait sur le côté. Quand elle lui proposa d'aller acheter du pain, il demanda si la boîte allait mourir avant leur retour.

— Elle va s'arrêter. Ton père apporte ce qu'il faut cet après-midi.

Il voulut quand même la prendre. Suzanne la plaça dans la poche de son propre manteau, assez haut pour qu'il puisse lui parler. Ils marchèrent ainsi jusqu'à la boulangerie.

Le lendemain, Élias décida de construire un bateau. Il avait trouvé au fond de la remise une coque de jouet, deux bouchons et une roue qui tournait si on lui soufflait dessus. Il disposa le tout sur les dalles de la terrasse.

— Il faut qu'il avance tout seul.

— Sur quelle eau ? demanda le compagnon.

— Sur la mer.

— Nous sommes assez loin de la mer.

Élias le regarda avec déception.

— C'est pour après.

Le petit boîtier proposa de commencer dans une bassine. Élias en trouva une sous l'évier. Suzanne lui donna de la ficelle, puis reprit l'épluchage des haricots avec sa voisine. Les deux femmes étaient installées de part et d'autre d'un saladier bleu. Chaque poignée de haricots arrivait avec une information sur quelqu'un du village.

Élias ouvrit le volet de la petite caméra, ajoutée au boîtier pour leurs bricolages, et tourna l'objectif vers la bassine. Le bateau tourna plusieurs fois sur lui-même, s'immobilisa et pencha du mauvais côté. Élias changea de place le bouchon arrière. Il demanda au compagnon de souffler sur la roue.

— Je ne peux pas souffler.

— Mais tu parles.

— Je produis du son autrement.

— Alors produis du vent autrement.

Suzanne étouffa un rire. Élias leva la tête, soupçonneux, mais les deux femmes avaient repris leur conversation. Il posa l'appareil au milieu du bateau.

— Si tu es dedans, tu peux conduire.
— Je n'ai pas de moyen de déplacer cette coque.
— Tu dis toujours que tu peux aider.
— Je peux t'aider à essayer autre chose.

Élias le retira avec brusquerie. Il alla chercher une planche, qu'il appuya sur le bord de la bassine. Le bateau partirait d'en haut. Quand il aurait pris assez de vitesse, il continuerait sûrement. Il ne voyait pas pourquoi tout devait toujours s'arrêter au moment où cela devenait intéressant.

La planche était trop longue. Pour la caler, il glissa un pot vide sous son extrémité. Le compagnon lui signala que le pot roulait.

— J'ai vu.

Il n'avait pas vu, mais maintenant qu'on le lui avait dit, cela revenait au même. Il maintint le pot avec un pied et souleva le bateau.

Suzanne entra dans la maison pour répondre à un appel. La voisine était partie. Élias attendit quelques secondes, jusqu'à ce que la voix de sa grand-mère se soit éloignée.

Le bateau dévala la planche, rebondit sur le rebord de la bassine et percuta un pied de la table. Élias lâcha le pot. En voulant rattraper la planche, il tira la nappe sur laquelle reposait le saladier.

Il y eut un bruit beaucoup plus grand que l'objet.

Les haricots s'éparpillèrent sur les dalles. Le saladier bleu s'était ouvert en trois grands morceaux. Une anse avait roulé sous le banc.

Élias resta accroupi, un genou dans l'eau. Il ne regardait plus son bateau.

— Éloigne ta main du bord cassé, dit le compagnon.

Il obéit. C'était irritant que la seule chose facile à faire fût encore quelque chose qu'on venait de lui demander.

La voix de Suzanne résonnait dans la cuisine. Elle riait avec la personne au téléphone.

Élias ramassa une poignée de haricots et la posa dans le plus grand morceau. Cela ne rendit pas le saladier plus entier.

— On peut le remettre ?

— On peut regarder avec ta grand-mère s'il est réparable.

— Maintenant.

— Je ne peux pas le réparer maintenant.

Il sentit sa gorge se serrer. Le compagnon ne pouvait pas souffler, ne pouvait pas faire avancer un bateau, ne pouvait pas réparer un bol. À la maison, on disait pourtant qu'il savait beaucoup de choses.

— Tu lui dis que c'est tombé ?

— C'est tombé.

Élias essuya ses mains sur son short.

— Tout seul.

Le compagnon ne répondit pas immédiatement.

— Elle va demander comment.

— Tu lui dis que tu sais pas.

— Mais je sais ce que j'ai vu.

Élias le prit et le retourna contre la dalle. La voix, étouffée, lui demanda de faire attention aux petits éclats. Il posa sa paume dessus pour la faire taire.

Suzanne apparut sur le seuil.

Elle regarda le sol, la nappe de travers et la main d'Élias. Puis elle s'accroupit pour inspecter ses doigts. Il les lui abandonna. Elle vérifia aussi ses genoux.

— Tu t'es coupé ?

Il secoua la tête.

— Heureusement.

Elle se releva avec difficulté. Son genou craquait lorsqu'elle s'accroupissait trop vite. Elle alla chercher une pelle et une balayette.

— C'est tombé, dit Élias.

— Je vois.

— Le bateau…

Il montra la coque échouée près de la porte. Suzanne ne la regarda pas.

— Laisse les morceaux, je vais les prendre. Toi, ramasse les haricots qui sont sur la terre. Pas ceux d'ici.

Elle désigna un endroit éloigné des éclats de faïence. Il s'y mit tout de suite, soulagé d'avoir une tâche dont il connaissait la fin. Quand il eut terminé, elle était assise sur le banc, l'anse bleue dans la main.

— Tu pleures ? demanda-t-il.

— Non.

— Tu es fâchée ?

— Oui, un peu. J'aimais ce saladier.

Il attendit qu'elle dise que ce n'était pas grave. Les adultes finissaient souvent par le dire, après avoir donné toutes les raisons pour lesquelles ça l'était. Suzanne posa l'anse dans la pelle.

Élias ramassa son compagnon et le remit à l'endroit.

— C'est moi qui ai tiré.

— D'accord.

— Je voulais aller sur la mer.

Cette fois, elle regarda le bateau. Il s'était retourné. Un bouchon flottait dans la bassine et tournait lentement.

— Il va falloir faire moins de dégâts avant la Méditerranée.

Elle lui tendit une serviette. Il essuya le sol, puis ses jambes, dans cet ordre. Suzanne le laissa faire.

⁂

Le soir, ils mangèrent les haricots dans une casserole. Le saladier ne reparut pas. Élias avait espéré qu'en entrant dans la cuisine il le trouverait à sa place, réparé comme certains objets qu'on changeait pendant son sommeil.

Suzanne lui servit une deuxième pomme de terre. Il n'avait presque rien dit depuis le goûter.

— Tu comptes me faire la tête jusqu'à la fin des vacances ?

— C'est pas toi.

Elle suivit son regard vers le boîtier posé sur la commode.

— Ah.

Le compagnon attendait. Élias lui avait demandé de ne plus parler.

— Il aurait pu pas voir, dit l'enfant.

Suzanne mâcha lentement.

— Tu aurais préféré que je croie que c'était moi qui avais mal posé mon saladier ?

Élias baissa les yeux. Il n'avait pas pensé à cela. Il avait imaginé une faute qui ne serait à personne, suspendue quelque part au-dessus de la terrasse.

Après le dîner, Suzanne sortit une boîte de dominos. Ils jouèrent avec des règles qui avantageaient Élias, mais pas autant qu'il le souhaitait. Dehors, un insecte chantait par à-coups derrière le volet.

— C'est quoi ?

— Un grillon, dit Suzanne.

Il écouta le petit bruit recommencer. Il lui semblait que l'animal attendait précisément qu'on ne lui ait rien demandé.

— Comme lui.

Suzanne posa un double six.

— Qui ?

Élias montra la commode.

— Il parle toujours.

— Depuis deux heures, je le trouve reposant.

L'enfant se leva, alla chercher le boîtier et le posa près des dominos.

— Tu peux parler. Tu t'appelles Grillon.

— D'accord.

— Mais tu manges pas de feuilles.

— D'accord.

— Et demain tu m'aides pour le bateau.

— Nous pourrons essayer avec une bassine plus grande.

Suzanne leva l'index.

— Et ma table loin de la mer.

Élias hésita, puis approuva cette modification. Il joua un domino qui n'allait nulle part. Grillon le lui signala. Il lui répondit qu'il n'avait rien demandé.

Plus tard, en se déshabillant, il trouva dans la poche de son short un petit morceau bleu. Il l'avait ramassé sans s'en souvenir. Il alla le déposer devant la porte de Suzanne, puis le reprit, le tint un instant dans sa main et retourna se coucher avec.

Chapitre 3

La mauvaise idée

2060

Le lundi, la classe avait regardé les images d'un habitat d'essai sur Mars. Des machines l'avaient construit avant l'arrivée de l'équipe qui devait y vivre quelques mois. L'institutrice avait montré la réserve d'eau et les couches de protection sous lesquelles les chambres disparaissaient.

Élias avait surtout retenu qu'on ne pouvait pas ouvrir une fenêtre. Jonas prétendait qu'il partirait dès qu'on accepterait les enfants. Bastien avait demandé qui arroserait son arbre en son absence.

⁂

Jonas avait le don de donner l'impression qu'une idée venait de vous.

Il ne disait jamais : « Fais-le. » Il disait : « Tu saurais faire ça, toi ? » Puis il attendait, les mains dans les poches, avec un demi-sourire qu'Élias passait beaucoup de temps à essayer d'obtenir.

Le mercredi précédent, Jonas avait organisé une course autour du terrain. Élias avait demandé à Grillon de compter son temps. Le bracelet avait vibré au milieu du second tour ; il avait baissé les yeux et manqué le départ de Jonas, qui avait décidé sans prévenir que l'arrivée était ailleurs.

— T'as gagné combien de secondes ? lui avait-il demandé.

Élias avait la gorge sèche et aucune réponse utile. Dans le vestiaire, les appareils restaient à l'entrée. Il avait frotté la marque humide de son bracelet contre sa serviette avant de rejoindre les autres. Bastien lui avait laissé de la place sur le banc. C'était un détail auquel il ne penserait que plus tard.

Le mercredi où Bastien lut son texte devant la classe, Jonas tourna la tête vers lui avant la fin de la première phrase.

Bastien parlait sans difficulté à la récréation, sauf lorsqu'il fallait expliquer très vite les règles d'un jeu. Devant les autres, certains mots lui résistaient. Il les abordait une seconde fois, parfois une troisième, puis les laissait sortir brusquement, en serrant les poings.

Il avait écrit sur un arbre abattu dans son quartier. Élias se souvenait du début : il y avait une cabane, ou un endroit où on aurait pu en construire une. Ensuite, il avait surtout attendu les mots qui ne venaient pas. Toute la classe les attendait. L'institutrice aussi, bien qu'elle fît de son mieux pour que cela ne se voie pas.

Quand Bastien eut terminé, elle le remercia. Quelqu'un applaudit trop tôt, puis s'arrêta. Le bruit bref d'une seule paire de mains fut pire que le silence.

À la sortie, Jonas demanda :

— Ton père, il travaille toujours avec les sons ?

— Avec des instruments.

— C'est pareil. Tu sais faire des morceaux, non ?

Élias fit mine de réfléchir. Il savait déjà ce que Jonas allait demander. Cette avance sur les événements lui plaisait.

Les lectures avaient été enregistrées pour le projet de la classe. Chacun pouvait réécouter la sienne et celles que les autres avaient accepté de partager. Bastien avait accepté. Il

avait même apporté une photo de l'arbre, où l'on distinguait une chaussure coincée entre deux branches.

— Juste un petit truc, dit Jonas. Pour nous.

Ce « nous » comprenait quatre garçons et changeait parfois de composition. Élias n'était pas toujours dedans.

Il fit le montage chez lui, sur le vieux matériel de Samir. Grillon était posé à côté de l'écran. Il avait désormais une enveloppe souple, vert sombre, qui évitait les marques lorsqu'Élias le faisait tomber. Un coin portait encore une trace de colle.

— C'est l'enregistrement de Bastien, dit-il.

— Je sais.

— Il vous l'a confié pour le travail de classe.

Élias déplaça le curseur. Il avait trouvé un passage qui, répété sur le rythme d'un morceau connu, paraissait dire quelque chose d'absurde. Il se mit à rire. Le résultat était meilleur que ce qu'il avait imaginé.

— Écoute ça.

— Je l'ai entendu.

— Tu comprends pas.

Il ajouta un bruit de percussion. La difficulté de Bastien devenait une sorte de moteur qui redémarrait sans parvenir à partir.

Grillon lui demanda ce que Bastien en penserait.

— Il est pas obligé de l'entendre.

— Jonas compte le garder pour lui ?

Élias retira son bracelet d'écoute et le posa sur le bureau. La voix continua par le boîtier.

— Je voudrais que tu y réfléchisses avant de l'envoyer.

Il baissa le volume jusqu'à zéro.

Le morceau durait vingt-deux secondes. Dans les trois minutes qui suivirent l'envoi, Jonas répondit avec une série de visages qui riaient. Un autre garçon écrivit : « Élias est un génie. » Il relut la phrase plusieurs fois. Puis le groupe commença à discuter d'un titre.

Il remit Grillon en service avant le dîner.

— C'est envoyé ? demanda celui-ci.

— Oui.

— Veux-tu qu'on regarde comment le retirer ?

— Non.

Samir l'appela. Élias quitta la pièce en laissant l'appareil sur le bureau. Il n'avait pas besoin qu'on lui explique encore quelque chose qu'il savait déjà.

⁂

Le lendemain, il entendit le morceau près des lavabos.

Ce fut d'abord agréable : il reconnut sa percussion, le passage qu'il avait ajusté, le petit effet de fin. Des enfants plus grands riaient. L'un d'eux demanda qui avait fait ça. Élias allait répondre lorsque Bastien entra.

Personne ne coupa le son tout de suite. Cette seconde d'hésitation resta plus nette dans sa mémoire que le reste.

Bastien tourna sur lui-même, cherchant d'où cela venait. Puis il regarda les visages. Quand son regard arriva à Élias, celui-ci eut encore le temps de dire quelque chose. Il passa à côté de lui pour se laver les mains.

Il les lava longtemps.